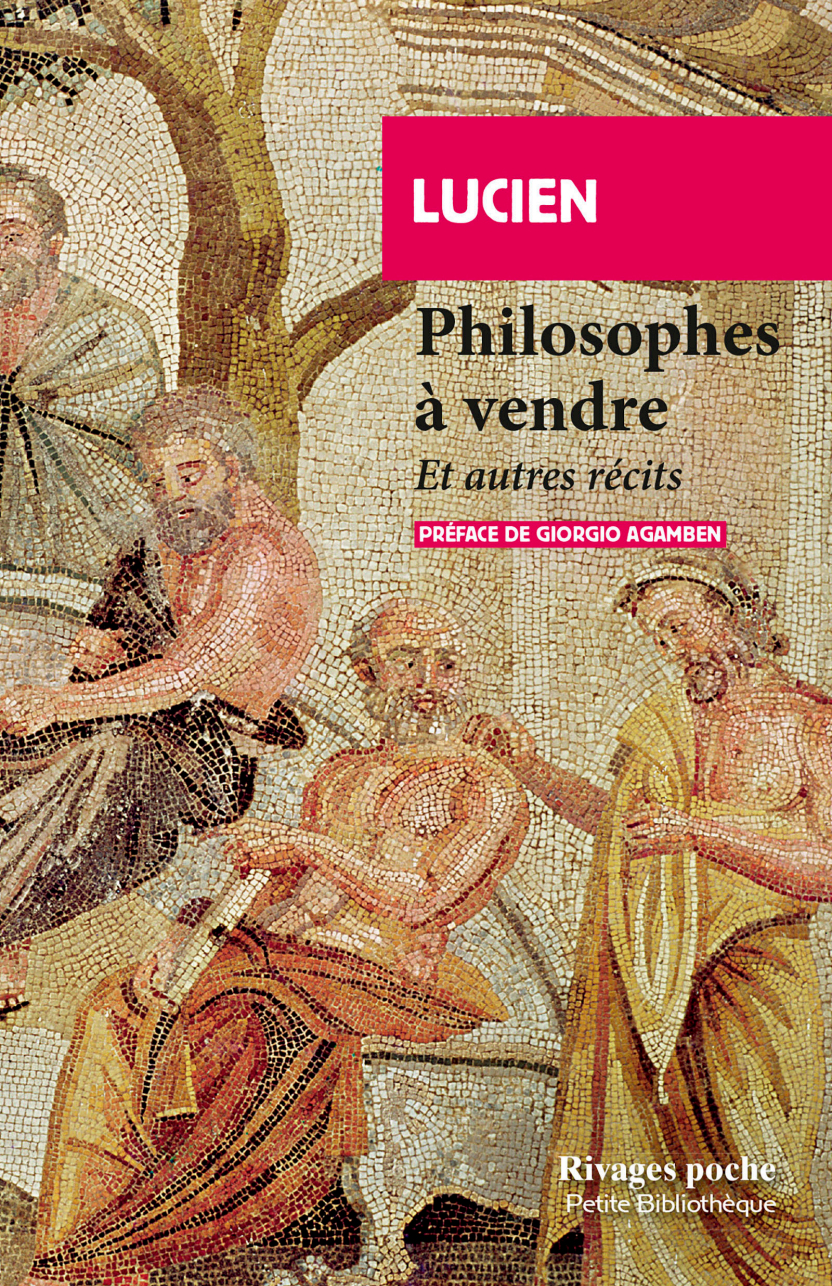

LUCIEN

Philosophes à vendre

Et autres récits

PRÉFACE DE GIORGIO AGAMBEN

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Si l'on prend au sérieux le programme de Lucien (et rien n'indique qu'il ne faille le prendre au mot), son œuvre se présente comme le lieu d'une expérience tout aussi originale et problématique que celle dont Benjamin a crédité Kafka, en écrivant que celui-ci avait abandonné la vérité (la chose à transmettre) par amour de la transmissibilité. Car Lucien conserve le moyen du dialogue, que Platon faisait servir (en apparence, du moins) à la recherche de la vérité, tout en laissant tomber celle-ci. Si la philosophie est toujours, en dernière analyse, un *experimentum veritatis*, l'innovation de Lucien consiste à proposer une expérience philosophique désormais déliée de la vérité.

Giorgio AGAMBEN

Collection dirigée par Lidia Breda

LUCIEN
DANS LA MÊME COLLECTION

Sur le deuil

Lucien

Philosophes à vendre

et autres textes

Traduit du grec ancien par Eugène Talbot

Préface de Giorgio Agamben

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture :

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 1992, 2022
pour la présente édition

ISBN : 9782-7-436-5610-2

L'ange de l'apparence*

par Giorgio Agamben

On s'est souvent interrogé sur la relation de Lucien avec la philosophie ; on s'est demandé s'il était cynique, épicurien ou sceptique et, de manière plus générale, si le débat philosophique a jamais suscité en lui un intérêt soutenu. De fait, s'il paraît quelquefois se gausser de la philosophie et lui livrer un combat où tous les coups sont permis, en d'autres occasions il assume l'identité du philosophe afin de prononcer son éloge (comme dans le *Nigrinus*) ou, tout au moins, afin de réfuter (comme dans le *Pêcheur*) ceux qui l'accusent d'être pour la philosophie un adversaire. Pour répondre, le mieux est de partir d'un petit texte, le *Prometheus es*, qui contient peut-être l'expression la plus énergique de la poétique de Lucien.

* Traduit de l'italien par Yves Hersant.

L'auteur oppose ses propres écrits à ceux des orateurs qui s'affrontent dans les procès en alléguant la vérité *(xỳn alétheia)* et dont les œuvres, de ce fait, sont « véritablement pleines de vie et de souffle » ; « quant à nous, écrit-il, qui paraissons devant la foule pour donner lecture de semblables déclamations, ce sont bien des images *(eídola)* que nous faisons voir, et je viens de dire qu'en gros nous les modelons dans l'argile, à la manière des fabricants de figurines ; mais, pour le reste, il n'y a en elles ni mouvement comme dans les vôtres, ni signe de vie ».

Dans le même texte, Lucien revendique comme son invention originale la difficile fusion du dialogue socratique et de la comédie : « En réalité, il n'y avait guère de liens ni d'amitié, à l'origine, entre le dialogue et la comédie – s'il est vrai que l'un travaillait tout seul à la maison, ou tout au plus en promenade avec quelques compagnons, alors que l'autre, vouée tout entière à Dionysos, fréquentait le théâtre, s'ébattait en bonne compagnie, suscitait le rire, lançait des railleries, marchait parfois au rythme de la flûte et, portée en général sur des vers anapestiques, s'amusait aux dépens des amis du dialogue en les traitant de penseurs, de songe-creux ou d'autres noms du même genre ; son unique intention étant de les tourner en ridicule et de répandre sur eux la

liberté dionysiaque, elle les représentait tantôt marchant dans les airs et fréquentant les nuées, tantôt occupés à mesurer des sauts de puce, c'est-à-dire à disserter sur d'inconsistantes bagatelles. Le dialogue, quant à lui, organisait fort sérieusement ses réunions, philosophant sur la nature et la vertu ; si bien, pour le dire en termes musicaux, qu'il y avait entre eux deux octaves de différence, de la note la plus aiguë à la plus grave. Mais moi, j'ai osé unir et harmoniser ces deux éléments si discordants, malgré leur indocilité et leur répugnance à demeurer ensemble. »

En formulant ainsi sa poétique, Lucien joue en réalité sur deux tableaux : d'une part, s'agissant de l'opposition platonicienne entre l'être vrai et les images, il se range résolument du côté de ces dernières ; d'autre part, en revendiquant l'union du dialogue et de la comédie, c'est une intention authentiquement platonicienne qu'il pousse jusqu'à ses extrêmes conséquences. Car la tradition, que Lucien n'ignorait certes pas, attribuait à Platon lui-même non seulement de l'aversion pour la tragédie, mais tant de sympathie pour l'ancienne comédie qu'il passait pour garder sous le coude les mimes de Sophron (du reste, un passage du *Théétète* nous fait savoir en quelle haute estime Platon tenait l'œuvre de l'autre grand représentant de l'ancienne comédie, Épicharme).

Si l'on prend au sérieux le programme de Lucien (et rien n'indique qu'il ne faille le prendre au mot), son œuvre se présente comme le lieu d'une expérience tout aussi originale et problématique que celle dont Benjamin a crédité Kafka en écrivant que celui-ci avait abandonné la vérité (la chose à transmettre) par amour de la transmissibilité. Car Lucien conserve le moyen du dialogue, que Platon faisait servir (en apparence, du moins) à la recherche de la vérité, tout en laissant tomber celle-ci. Si la philosophie est toujours, en dernière analyse, un *experimentum veritatis*, l'innovation de Lucien consiste à proposer une expérience philosophique désormais déliée de la vérité.

Mais une expérience sans vérité peut se concevoir de deux manières. On peut simplement laisser tomber la vérité, sans tenter en aucune manière d'expérimenter la non-vérité : en ce cas, tout bien considéré, on ne fait proprement aucune expérience et l'on se contente de parler à tort et à travers (les auteurs ne manquent pas, à notre époque encore, qui proposent quelque chose de ce genre). Ou bien, suivant la voie la plus risquée, l'on renonce à la fonction logique de la vérité, mais non à son expérience : alors on ne se demandera plus à quelles conditions une chose sera vraie ou non, mais à quelles conditions

une chose pourra s'avérer *et* ne pas s'avérer, n'être *pas plus* vraie que non vraie.

C'est une entreprise de ce type, comme permettent de le penser bien des indices, que le scepticisme antique a revendiquée pour sienne. Par-delà l'opposition entre le vrai et le faux, les sceptiques poursuivaient en effet quelque chose comme une contemplation de l'apparence pure, du phénomène suspendu en équilibre instable *(epochè)* entre vérité et non-vérité ; ainsi ont-ils fini par rencontrer les développements tardifs du platonisme de la seconde Académie.

Le radicalisme de leur position nous est connu par un témoignage de Sextus Empiricus. « Le sceptique, écrit-il dans les *Hypotyposes pyrrhoniennes*, comprend que, de même que l'énoncé "toute proposition est fausse" déclare sa propre fausseté en même temps que celle des autres, tout comme l'énoncé "rien n'est vrai", de même l'expression "pas plus" *(oudèn mâllon)*, elle non plus, ne dit pas plus être que n'être pas. » Et Sextus d'ajouter aussitôt : « Mais voici le plus important : dans l'énoncé de cette expression, il expose ce qui lui apparaît et annonce sa passion sans aucune opinion préconçue *(tò páthos apaggélei adoxastôs).* »

Ce n'est pas par hasard que Sextus emploie ici le verbe *apaggélô*, qui est étymologiquement lié à *ággelos* (le messager) et désigne l'annonce. Les

sceptiques ne cherchent pas à dire la vérité ou la fausseté de quoi que ce soit, mais à annoncer le phénomène purifié de tout jugement. Leur discours est le messager, l'*ange* de l'apparence, qui réside dans son pathos. Peut-être la poétique de Lucien n'acquiert-elle son sens propre qu'une fois replacée dans cette perspective.

Sans doute Lucien ne s'élève-t-il pas toujours à la hauteur de cet ambitieux projet, presque kafkaïen, qui se profilait dans le *Prometheus es* et qui consistait à pousser l'héritage platonicien dans les bras de la comédie ; reste que dans ses meilleurs pages, lorsqu'il se propose de déverser sur la philosophie une liberté dionysiaque, on peut entendre bien autre chose qu'une vantardise. Alors le discours philosophique, suspendu en un point d'indifférence entre être et non-être, entre *alétheia* et *léthé*, entre dialogue et comédie, n'est plus qu'un geste annonciateur sur une scène entièrement désertée par les dieux. Et la passion, que ce geste annonce, est celle-là même qu'avait exprimée un jour un personnage de Ménandre, en s'exclamant : « Que de grâce en l'homme, lorsqu'il est seulement homme ! »

Giorgio AGAMBEN

NOTE BIOGRAPHIQUE

Lucien (125-192) naquit à Samosate, dans la province romaine de Syrie. Il fut orateur, professeur de rhétorique, avocat, et, à la fin de sa vie, haut fonctionnaire en Égypte. Son œuvre comprend des *Dialogues* relevant de plusieurs genres, deux romans satiriques et des parodies tragiques. Sa principale période de création correspond au règne de Marc-Aurèle.

Philosophes à vendre et autres écrits